

ou cette résistance sanctifiée par la nature; c'est la protection individuelle. Les armes furent employées : le choc fut rude et sanglant; et la victoire se rangea du côté des méchants contre le juste plus faible. Les canons et les baïonnettes prévalurent; il fallut succomber, mais le pays résista noblement : ce qui fut regardé comme un grand crime par les despotes, et les vils êtres qui courbent la tête sous toutes sortes de pouvoirs.

Ma demeure était alors trop près de vous pour que vous ignorassiez que le petit nombre de braves qui se rallièrent autour de moi et combattirent à St. Denis, firent leur devoir. Si, comme quelqu'un de mes bons amis, je n'ai pas mordu la poussière, c'est que le destin et non la "lâcheté" le voulait ainsi. Je me trouvais entouré de braves et dévoués compagnons. Je devais vaincre ou mourir avec eux. "Notre défaite n'a pas été flétrie par la désertion ou la fuite au moment du danger." Vous savez tout le reste, mais vous pouvez peut-être ignorer que le beau nom canadien n'a pas essuyé d'opprobre dans ma personne, pendant mon séjour dans les prisons, ou quelques uns croyaient que je pourrais fléchir, à cause de mes souffrances physiques et mes malheurs; enfin, faire le délateur, pour obtenir ma liberté et ma vie, par des révélations, qui pourraient en compromettre d'autres. Je répondais à ceux qui m'interrogeaient :— "Je puis m'être trompé, avoir mal placé ma confiance; mais je suis ici, et prêt à porter le poids de toutes mes actions; et plutôt à Dieu, que le sacrifice de ma vie pût acheter la tranquillité, le bonheur et la prospérité de mon pays." Que l'on n'ose pas dire qu'il n'en pas ainsi, car il y en a plus d'un, tant officiel que compagnon de prison, qui pourra affirmer que je tenais ce langage et que je refusais toutes faveurs, toutes indulgences que mes compagnons de malheur n'auraient pas partagées avec moi. Je ne fais ces remarques que pour contredire les assertions lâches et mensongères d'une petite clique qui voudrait détruire l'humble position que j'occupe en ce moment, et ravaler une attitude dont je n'ai pas bronché dans des tems plus difficiles,—une attitude, que certains autres, "par une prudence toute particulière," ont eu la précaution de ne pas assumer; bien qu'ils fussent les moteurs de toute la résistance de cette période cruelle et dont ils veulent aujourd'hui jeter sur moi seul toute la responsabilité. Tant il est vrai que j'avais fait l'abnégation de moi-même, et à tout prix je voulais le bonheur de mon pays natal; c'est que, lorsqu'il m'a été proposé par un émissaire de lord Durham, dont le séjour parmi nous n'a été que trop court, et de qui je parlerais plus avantagusement, s'il n'y avait

pas des "siens" parmi nous, auxquels des personnes faibles et envieuses prétendraient que je voudrais faire la cour; —j'ai répondu à l'émissaire qui, soit dit en passant, paraissait mû par des motifs humains et généreux; — que j'étais prêt à faire tous aveux qui pourraient faciliter l'accomplissement des vues larges et nobles, dont le gouverneur paraissait être animé, pourvu que cela n'attirât pas sur mes amis, sur la cause et sur le pays, ni haine, ni honte; que j'étais prêt à tout subir, sauf le déshonneur; mais que je désirais souffrir en homme qui savait se respecter, respecter ses compagnons d'armes, et la cause qu'il avait embrassée. Sept de mes amis avec un grand et généreux sacrifice d'eux-mêmes, se joignirent à moi, et notre départ pour l'exil ouvrit les portes des prisons, et permit de retourner au sein de leurs familles éplorées à 500 de nos amis, emprisonnés depuis plusieurs mois, et dont le sort était plus ou moins douteux jusqu'à l'époque où les exilés obtinrent leur élargissement. Nos malheurs personnels pesaient légèrement sur nos cœurs, sachant que nous avions rendu heureux, bien des infortunés. La position mâle assumée par mes compagnons de voyage, leur a assuré l'estime et le respect de tous ceux, aux soins desquels nous fûmes confiés. Notre attitude sur l'île de Bermudes nous a acquis la considération et même l'amitié des insulaires; et nous en avons encore des témoignages de tems en tems. Nous étions fiers de faire respecter, en nos personnes, notre pays et la belle cause pour laquelle nous avions combattu. Et sur "la terre classique de liberté," nous avons conquis la confiance et la bonne volonté de ce peuple aussi intelligent qu'indépendant. Partout dans nos erremens nous faisons nos humbles efforts pour forcer les étrangers à entretenir une opinion favorable des canadiens. Nous travaillions pour leur conserver une nationalité heureuse. J'entre dans ces détails, afin que vous connaissiez la valeur des insinuations et des accusations mensongères, que certains hommes envieux et incapables d'abnégations, voudraient porter sur mon compte et sur le compte de ceux qui ont agi plus noblement qu'eux. Habiles, braves et féconds en paroles; lâches et puériles, quand il faut agir. Ils voudraient voir plus bas que leur bas niveau, ceux au-dessus desquels ils ne peuvent s'élever, et qui, par des sacrifices connus à tous, et acquis de tous les cœurs généreux, ont acquis une influence qui doit croître en raison de l'intégrité de leur conduite et de l'indépendance de leurs actions.

Je vous parlais, il y a un moment de "la Terre de Liberté," Plût à Dieu, que nous eussions touché à ses rives, quelques semaines plutôt; et je suis persuadé que mes

braves et patriotiques frères d'exil et moi nous aurions empêché l'infortunée affaire de novembre 1838! Si la chose nous avait été soumise, nous aurions de suite protesté contre; nous aurions dissuadé nos amis plus énergiques et plus déterminés que prudents, de faire une tentative qui ne pouvait que combler le poids du malheur qui pesait déjà si lourdement sur le Canada. Nous n'aurions pas, "comme un autre personnage, donné une sanction équivoque, susceptible d'une interprétation à lui favorable quelque dût être le résultat des événements. Ceux qui ont permis, et qui pouvaient facilement faire avorter cette malheureuse entreprise, devraient être regardés comme plus coupables que ceux dont l'amour du pays était plus grand que la discrétion." Pas deux mois après notre retour de l'île de Bermude, celui qui avait donné origine au malheureux projet précité, tenta une seconde invasion, puissamment appuyé qu'il était, par une personne, dont l'opinion devait donner au mouvement beaucoup de poids. Alors trois de mes amis et moi, nous avons de suite détruit ce dessein monstrueux. Nous étions portés par l'amour que nous éprouvions pour notre patrie, qui était plus grand encore que la haine pour les personnes qui faisaient un métier de piller, d'incendier et d'exécuter ceux dont la seule faute était d'avoir en horreur une tyrannie insupportable et d'avoir porté le patriotisme jusqu'à l'enthousiasme. En cette occasion encore, nous avons fait preuve, je m'en flatte, d'un acte de véritable "nationalité"; sentiment que j'ai entretenu et dans la prospérité et dans l'adversité. Je n'ai pas fait le méprisable métier de "vendeur de plomb," dont la finesse consiste à ne jamais prononcer ni "oui" ni "non." Bien que je fusse dans la pauvreté et que je recommencasse la vie de nouveau, à 50 ans, ayant besoin de tout le monde, je n'ai jamais caché ma pensée sur les affaires publiques; quoique j'eusse pris la résolution de ne plus entrer dans l'arène politique, hormis d'y être forcé par des raisons majeures. J'ai justifié ma position antérieure, je n'ai pas eu honte de celle que j'occupais dans le moment; j'ai prononcé ouvertement mes opinions, et j'ai essayé de tenir une ligne de conduite digne d'un homme qui a souffert pour ses principes et qui croit toutes ses démarches consciencieuses. J'ai été, cependant, bientôt forcé d'entrer en lutte; et cela avec un homme, dont la conduite ci-devant lui avait acquis la confiance et le respect du pays, mais dont la position actuelle avait terni tout ce qu'il y avait de beau et de louable chez lui autrefois. Et c'est le comté de Richelieu qui a porté jugement de condamnation contre l'un et d'approbation pour l'autre. Deux fois,